

## LE « LIEU APPRENANT » : UNE ARTICULATION ENTRE DEMARCHE CLINIQUE ET DEMARCHE CRITIQUE

Jean-Jacques Schaller

Université Paris 13  
Laboratoire EXPERICE  
Avenue Jean-Baptiste Clément  
93430 Villetaneuse - France  
schaller@univ-paris13.fr

---

**Mots-clés :** lieu apprenant, démarche clinique / démarche critique, intelligence et action collective.

**Résumé.** Les lieux sont pris dans les réseaux d'intérêts et d'expériences qu'y déploient les sujets : les lieux se forment et « apprennent » autant que se forment et apprennent les sujets qui les pratiquent. Cette conception du « lieu apprenant » comme espace de déploiement physique et mental d'un sujet qui agit le monde en même temps que lui-même veut être une contribution à la recherche biographique quand elle se donne pour tâche de comprendre comment la personne produit en elle-même et hors d'elle-même l'espace du social. A partir d'un dispositif de recherche visant à saisir des « faire ensemble » entre des professionnels de l'intervention sociale et des habitants dans leur espace de vie, il s'agit d'explorer les figures de l'action collective produites par les « lieux apprenants » à partir des ressources et des inventivités singulières de sujets en situation de précarisation et de marginalisation.

### 1. Cadre théorique et problématique : vers la question du lieu apprenant

Une articulation entre savoirs de l'expérience et savoirs formalisés peut se concevoir à travers la perspective d'un « lieu apprenant » considéré comme pris dans les réseaux d'intérêts et d'expériences que déploient les sujets : les lieux se forment et « apprennent » à leur tour, autant que se forment et apprennent les sujets qui les pratiquent. Les individus transforment les lieux et ces transformations affectent ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Cette conception du lieu veut être une manière d'aborder la recherche biographique quand elle « se donne pour tâche de comprendre comment « le marcheur construit le paysage », comment l'individu, au fil de ses expériences dans le temps, produit en lui-même et hors de lui-même l'espace du social » (Delory-Momberger, 2009 : 10).

En effet, le rapport aux lieux n'existe pas en lui-même, indépendamment des pratiques qui s'y effectuent, des projets de vie qui s'y inscrivent, soit encore des relations qui s'instaurent entre des espaces de comportement et de pensée et des espaces géographiques (Stock, 2004). Dans l'approche phénoménologique de Heidegger (1972), « habiter » est l'irréductible condition des êtres humains en tant qu'habitants la Terre. Habiter est le trait fondamental de l'être-là humain. Le lieu ne se réduit pas à l'espace pur (Frémont, 2005). Cette notion renvoie au rapport que l'individu y entretient avec lui-même et avec les autres : le lieu est homologue et constitutif du soi, comme il l'est de l'autre. Entrikin (2003) pose que la relation de soi au monde et de soi aux autres est construite par un discours joignant les éléments subjectifs et objectifs du lieu et de la communauté.

Comment un lieu peut-il être un espace où l'on se forme, un « lieu apprenant » ?

Faut-il ici en appeler à l'histoire ? Pour Alban Bensa (2001), le lieu est porteur d'histoire et d'historicité. Il témoigne de la relation de l'humanité à une étendue terrestre. Ainsi, pour transformer des lieux, jusque-là oubliés ou profondément enfouis dans la banalité des activités quotidiennes, en points d'ancrage du discours de la collectivité sur elle-même, leur histoire doit-elle être montrée, narrée, jouée, au besoin même inventée. Pour que le lieu garde vraiment trace du passé, il doit faire la liaison entre une matière et la localité singulière à laquelle il est identifié.

Partout le « corps » du lieu doit administrer la preuve de son âme. Un lieu s'empare d'une portion d'espace, la délimite et la nomme de telle sorte qu'ensuite la puissance évocatrice de l'endroit puisse être racontée. Entrikin (2003) va dans la même direction, proposant que l'identité du lieu s'assoie sur des récits qui créent un sens d'ensemble en termes de biographie humaine et d'appartenance au monde.

Or, nous nous trouvons face à un ensemble de contradictions entre cette approche en termes de lieux et les politiques sociales à travers leur appareil politico-administratif pris aujourd'hui dans une spirale de modernité gestionnaire conçue en termes d'efficacité, de performance, de rationalisation des prises en charge. Bon nombre de professionnels de l'intervention sociale se sentent réduits à n'être plus que des agents de conformation devant satisfaire à une avalanche de normes de gestion et de comportement, quand ils n'ont pas le sentiment d'être expropriés de leurs compétences sous prétexte de qualité ou de performance.

Comment réinventer le plaisir d'être et de faire ensemble ? Comment ne pas perdre notre territoire d'expérience, notre « sens du lieu » ? Comment alors le lieu participe-t-il de l'action collective comme expression d'identité culturelle et de solidarité collective ?

Cette communication s'appuie sur cette notion de « lieu apprenant » et sur les perspectives qu'elle ouvre de substituer à une lecture menée en termes de « déficits », de « sans rien », de « vies de peu », une démarche qui fasse droit aux potentiels créatifs d'un territoire et de ses habitants et à la force des intelligences collectives. C'est sous cet angle que nous proposons de mobiliser, à l'interface de l'individuel et du social, la recherche biographique en rapportant la notion de « lieux apprenants » aux capacités d'action collective des acteurs et au processus d'historicisation auquel les soumettent les pratiques, les expériences et les actions de transformation de ces mêmes acteurs.

## **2. Méthodologie de recherche**

Partant de l'hypothèse du potentiel apprenant des lieux, ce constat oblige à un changement de perspective de la part des acteurs censés intervenir auprès des populations. Cette recherche a été construite à partir d'un dispositif de recherche visant à saisir des « faire ensemble » entre des professionnels de l'intervention sociale et des habitants dans leur espace de vie. Elle a été mise en place avec le concours de trois associations d'action sociale intervenant dans le champ de la protection de l'enfance et qui souhaitaient porter ensemble une dynamique d'innovation des pratiques, articulant « intervention sociale, solidarité et dynamismes locaux ». Centralement, ces associations d'action sociale voulaient renforcer leur légitimité associative non pas tant à l'endroit des appareils gestionnaires (Etat, Conseils généraux...) qu'envers les personnes bénéficiaires de l'action associative, et plus largement les habitants des territoires qui les concernent. L'originalité de leur position est qu'elles tentent de se concevoir comme des foyers d'initiatives portés par des habitants associés entre eux, soutenus par des professionnels, désirant ensemble penser et mettre en oeuvre des projets solidaires pour l'ensemble des habitants d'un territoire. Ne plus se réduire à être des appareils de traitement des populations mais concevoir et construire l'intervention sociale à partir d'une implication réciproque entre les professionnels et les personnes auxquelles ils s'adressent, en s'inscrivant dans des projets de développement portés par les habitants, produisant, bricolant ainsi de nouvelles solidarités de proximité.

Pour réfléchir sur ces questions, il semble nécessaire de saisir toutes les inventions et créations collectives qui font œuvre en s'appuyant sur les inventivités singulières des sujets malmenés, précarisés, qui vivent dans la marge. Une inventivité ordinaire qui est trop souvent considérée comme dangereuse, déviante, anormale, et dont il faut, au contraire, dévoiler la force créatrice, inventive de ces énergies ordinaires. Et d'autre part, il est nécessaire de continuer à mener une réflexion sur les droits des personnes malmenées à avoir des droits. Car une vie sans droit qui la soutienne est une vie prise dans le tourbillon d'une démolition radicale.

Cette recherche collaborative associe, ici, l'analyse compréhensive des situations et le renforcement et/ou la création de nouvelles modalités d'intervention liées à l'écoute des « signaux faibles » émanant des lieux et repérés par les acteurs des territoires au titre d'innovations porteuses de transformations locales. « De l'expertise individuelle à l'action collective » traduit bien la dynamique qui va sous-tendre cette réflexion en la faisant porter sur les concepts sous-jacents comme action collective, biographisation, compétences collectives, lieu apprenant, parcours de vie... et aussi sur la manière dont on peut saisir ces éléments de transformation, c'est-à-dire approfondir une réflexion méthodologique qui permette de « suivre les acteurs eux-mêmes » comme le propose Bruno Latour (2006).

### **3. Recueil de données**

Nous pouvons nous appuyer sur trois types principaux de données :

- Les actions collectives mises en place à travers une collaboration entre professionnels et habitants des lieux ;
- Les questions portées par les professionnels au long de la recherche comme celle de la « co-construction » lors de l'élaboration commune d'un projet, d'une dynamique nécessitant des apprentissages négociés de partage, de réflexion, de concertation, d'intelligence, qui donnent sens au faire ensemble ; du comment « aller vers » entre mouvement et rencontre, cœur du travail sur autrui ; des notions de « territoire, bassin de vie et de lieu » afin de créer du lien social, de l'appartenance, du vivre ensemble, de la participation à partir des ressources de ces ensembles ; de la perspective du « pas de côté » comme tentative de modification des regards et des postures face à l'autre ; de la mise en tension entre « verticalité » politico-administrative et « horizontalité » du faire ensemble, des rapports entre « experts » et « profanes » ; et tous les enchaînements entre compétences et intelligence « collective » ;
- Et enfin, les productions écrites tant individuelles que collectives des professionnels engagés dans la recherche-action.

Sur ce dernier point, la communication d'Izabel Galvao, *Le récit d'investigation professionnelle : une perspective de recherche-formation dans l'intervention sociale ?* (cf. symposium « La recherche biographique en éducation : enjeux et perspectives », Aref, 2010) présente les questions de recherche qui découlent d'un tel dispositif et notamment la place centrale accordée au travail de repérage biographique, d'élaboration conceptuelle et d'exploration théorique et pratique d'une question professionnelle, reconnue par chacun comme champ de projection, de valeur, d'interrogation quant à sa pratique professionnelle, à son évolution et au « sens » qu'il leur donne.

### **4. Présentation des résultats : lieu apprenant et intelligence collective**

A partir de cet ensemble de données, nous pouvons avancer dans la réflexion sur la notion de lieu apprenant en montrant qu'elle constitue une autre manière de construire la relation entre professionnels et bénéficiaires où « l'apprendre ensemble » est mis en avant. Ces éléments de réflexion visent à reconsidérer la notion d'accompagnement en tant que question vive du champ de l'intervention sociale, question que nous nous proposons de reprendre dans la perspective d'une articulation entre approche clinique et approche critique.

L'affirmation que tout lieu est apprenant nous conduit à transformer la façon de concevoir l'intervention sociale, et tout particulièrement la notion d'accompagnement définie comme une tension entre une logique du respect et une logique de la sollicitude (Schaller, 2008).

L'horizon normatif qui sous-tend le travail « sur autrui » ou « avec autrui » est généralement celui d'un état où les individus impliqués sont considérés comme matures, émancipés, indépendants, susceptibles de rencontrer l'autre dans une relation sociale équilibrée. L'état donc d'individus adultes, en pleine possession de leurs moyens, remplissant les conditions d'une action dite autonome et responsable. Que devient la relation d'accompagnement au regard de ces attentes performatives ? Ces personnes bénéficiaires sont vues comme des citoyens à « performer » c'est-à-

dire posés comme des sujets qui, au moins en principe, peuvent et doivent réussir. Une rationalité égalitaire ! Comment garantir un certain respect mutuel dans ces conditions ? Le respect (Sennett, 2003) est associé à une logique de la justice ; logique qui centre son action sur la nécessité de refondre des règles politiques, économiques et sociales, afin de réduire les inégalités au regard des droits, de lutter contre la discrimination pour permettre l'accès à une pleine citoyenneté des personnes concernées.

Mais il semble nécessaire de convoquer une seconde face à cette figure de l'accompagnement en esquisant les contours d'une logique de la sollicitude (Brugère, 2006), comprise comme alternative à la norme désincarnée et impartiale de la justice. La sollicitude peut s'entendre alors comme une complexité entre prendre soin de, attention à, souci de l'autre, état de veille, des entours, d'asepsies (Oury, 2002), mais surtout en appelant au genre dans une dimension historique. Le concept de sollicitude permet d'insister sur les interconnexions entre les individus et de lier totalement le privé et le public, le proche et le lointain, les lieux de socialité archaïques comme la famille et les autres lieux plus complexes que sont les institutions. Un retour sur le lieu apprenant où le « produit de l'accompagnement » n'est pas un résultat fondé sur une vérité absolue, – celle que détiendrait l'expert et qu'entérinerait le groupe de professionnels pour le « bien des bénéficiaires » – mais une production qui est esquissée, mûrie, formulée au cours de processus d'apprentissage mutuel fait d'écoute et de respect. C'est à cette condition que pourra émerger une « vérité » porteuse de sens, faite des savoirs collectifs (ceux des « scientifiques » et ceux de l'expérience, qu'elle soit celle des « professionnels » ou des « profanes ») détenus par ce « collectif » qui met en œuvre ses connaissances pour vivre, créer, établir des relations avec d'autres.

A partir de cette approche de la notion d'accompagnement, nous aimerions insister sur une articulation forte entre lieu apprenant et intelligence collective. Dans cette démarche qui veut prendre ses distances avec la culture du héros renvoyant à l'individu la responsabilité unique de ses performances (Dubet, Martucelli, 1998), il nous semble devoir affirmer la nécessité de valoriser l'intelligence collective en tant qu'ensemble dynamique de connaissances partagées propre à multiplier les points de vue. Et cela n'a rien à voir avec une « flexibilité interprétative » qui permettrait de développer sur la « même » question de multiples commentaires : c'est la question elle-même à qui on laisse déployer sa multiplicité – ce qui permet de l'appréhender à partir de différents points de vue, avant qu'elle ne soit éventuellement unifiée plus tard, selon les capacités du collectif (Latour, 2006). Alors créons ensemble un lieu où se rencontre tout ce qui a pesé dans l'histoire concrète, une sorte d'humus, d'où peut surgir la créativité collective. C'est une lecture en termes de « vie quotidienne » (Lefebvre, 1980) où se sédimente toute l'historicisation des actions de transformation. C'est un « tas d'histoires » qui font le matériau avec lequel on travaille et qui constitue un « lieu apprenant » (Schaller, 2007). Ce qui est essentiel pour ce collectif, c'est qu'il puisse se poser la question « d'où ça vient tout cela, ces tas d'histoires ? » (Oury, 2002) Comment alors les prendre en compte ? Pour une éventuelle « aventure », encore faut-il qu'il se passe « quelque chose », une expérience vivante. On peut risquer de mettre en avant le potentiel créatif de ce collectif face au potentiel des situations rencontrées.

Henri Lefebvre (1980) nous fournit un outil à travers son concept de transduction qui peut être définie comme une approche d'un objet virtuel en formation. Meilleure est la connaissance critique de l'actuel, meilleures risquent d'être la définition et la signification de son dépassement. Il s'agit bien de transformer le réel ou, plus modestement, la transduction est une attitude de pensée qui va du réel (un donné) au possible. Et le « lieu apprenant » comme espace de production de la vie quotidienne permet alors de faire trace de la créativité des personnes qui l'habitent. Notre devoir ne consiste plus à imposer un ordre, à limiter les modèles de références, à dire aux acteurs ce qu'ils sont, ou à ajouter de la réflexivité à leur pratique fonctionnelle. Il nous faut « suivre les acteurs eux-mêmes », comme le dit si fortement Latour (2006). Il s'agit plutôt, au lieu d'imposer son plan au monde, de s'appuyer sur le potentiel de la situation et de s'attacher à détecter les facteurs favorables qu'elle détient : les « apprenants » du lieu.

#### **4.1 Le potentiel de situation porteur de transformation**

Faire advenir le lieu apprenant, comme nous venons de le voir, c'est détecter les facteurs favorables à l'œuvre dans ses configurations, c'est s'appuyer sur le potentiel de la situation, le potentiel du lieu. Il s'agit de tirer parti de ce qui se trouve impliqué par la situation et que nous promet son évolution (Jullien, 1996), afin de pouvoir imaginer les transformations possibles.

Nous pouvons ici convoquer l'œuvre de Gilbert Simondon qui mobilise, lui aussi, les notions de transduction et de potentiel. Ainsi, il définit l'individu comme le résultat d'un processus d'individuation qui porte sur un être conçu comme un « plus qu'un » c'est-à-dire qui « peut être saisi comme plus qu'unité et plus d'identité » (Simondon, 1995 : 30). L'être « ne possède pas une unité d'identité qui est celle de l'état stable dans lequel aucune transformation n'est possible ; l'être possède une unité transductive » (Ibidem : 29). Car l'individu, du point de vue du processus individuant d'où il émerge, n'est pas un être définitif, achevé sitôt qu'advenu. Comme le souligne Muriel Combes dans son travail sur Simondon, « il est le résultat partiel et provisoire de l'individuation en ce que, gardant avec lui une réserve de préindividuel, il est susceptible d'individuations plurielles » (Combes, 1999 : 30).

La construction de la personne ne peut se réduire à une homéostasie « organique » auto-suffisante, elle est à rechercher du côté d'un processus dont l'équilibre « recèle une énergie potentielle ne pouvant être libérée que par le surgissement d'une nouvelle structure » (Simondon, 1989 : 32). Simondon aborde l'individuation non comme simple résultat mais comme un processus en devenir. Tout être est d'emblée une puissance de transformation, chargé de potentiels. C'est une réserve de devenir.

Dans les assignations fonctionnalistes, les rapports interindividuels peuvent se résumer à une somme d'images sociales, dans le jeu des rôles / attentes de rôles. Le moi est « saisi comme personnage à travers la représentation fonctionnelle qu'autrui s'en fait » (Simondon, 1989 : 154). Or, si les échanges sociaux de la vie quotidienne se satisfont de ce type de rapport, ce n'est pourtant pas ce qui permet de saisir ce qui va devoir être mobilisé pour s'engager dans un « collectif de pensée ». C'est lorsque l'autre n'est plus rencontré par le seul biais de sa fonction qu'il met la personne en question, la force à ne plus se percevoir à travers des représentations intersubjectives de la socialité.

Mais ce sont les circonstances qui créent le potentiel du projet de transformation. « La circonstance est ce qui, grâce à sa variabilité, peut être progressivement infléchi par la propension émanant de la situation et faire advenir le [projet] escompté » (Jullien, 1996 : 38). Il s'agit de saisir l'occasion comme déclenchement du potentiel, comme « tactique » de résistance (Certeau de, 1990) face « au régime de vérité » (Foucault, 1975) des contextes normatifs.

C'est en cela que la situation est un processus, un « dispositif » au sens de Deleuze (1989) pour advenir. Tout « dispositif » – toute « machine », tout « réel » dirions-nous également – se définit par sa teneur en nouveauté et créativité, qui marque en même temps sa capacité de se transformer, à moins d'être rabattu de force sur ses lignes les plus rigides comme celles de la bureaucratisation, de la gestion, de l'expertise. Il s'agit bien de produire de nouvelles formes de subjectivité capables de résister non plus simplement à la discipline normative, mais aux dispositifs de contrôle ouvert et continu. Dans tout dispositif, nous devons démêler la part de l'histoire et celle du devenir, c'est-à-dire être attentifs au possible en mobilisant la transduction. Pour nous, l'action véritable est une action de situation qui n'a pas à se raidir à travers une puissance réglementaire, de mise en conformité mais dont la puissance est celle de son potentiel.

Michel de Certeau, dans son approche des « technologies disséminées » de Foucault, montre que ce dernier déplace l'analyse des appareils qui exercent le pouvoir vers celui des « dispositifs » qui ont « vampirisé » les institutions et réorganisé en sous-main le fonctionnement du pouvoir : des procédures techniques « minuscules », jouant sur et avec des détails, ont redistribué l'espace pour

en faire l'opérateur » (Certeau de, 1990 : xxxiv) d'un contrôle ouvert et continu. Mais une fois encore, cette « microphysique du pouvoir » privilégie l'appareil producteur du contrôle. S'il est vrai que partout s'étend et se précise ce quadrillage, il est urgent de dévoiler comment une société entière ne s'y réduit pas ; quelles procédures « d'en bas » (Magnaghi, 2003) – quotidiennes et infimes – jouent avec les mécanismes du contrôle « et ne s'y conforment que pour les tourner » (Certeau de, 1990 : xxxiv). Ici peut se produire de la décision mesurée, manière de saisir l'occasion, manière de saisir la circonstance et tirer parti du processus engagé.

En suivant Simondon, il n'y a d'opération d'individuation qu'à l'intérieur du potentiel de situation pour que la survenue d'une singularité, d'un signal faible déclenche une mise en mouvement. Pour lui, l'individu se comprend comme une « activité de relation ». Il est à la fois ce qui agit dans la relation et ce qui en résulte. Il est la réalité transductive de la relation ; « il est l'être de la relation » (Simondon, 1995 : 61).

C'est là où la notion de lieu peut être à nouveau mobilisée. Ce travail transductif porté par le potentiel de la personne et celui de la situation montre que la dynamique de la transformation articule l'individu et son milieu associé. Toute personne « a besoin pour exister de pouvoir continuer à s'individualiser en résolvant les problèmes du milieu qui l'entoure et qui est son milieu » (Simondon, 1989 : 126). Aucune personne n'est isolable comme telle, elle doit être comprise comme emportée dans un processus permanent d'individuation qui se joue toujours à la limite entre elle-même et ses lieux. La personne que les régimes de vérité ne font prétendre être ne peut survivre et se définir que dans une relation continue avec des lieux et des collectifs. Me séparer de ces lieux et de ces collectifs, c'est me séparer de mon historicité, me séparer de mes potentialités, c'est m'abolir.

Il n'y a pas un *en dehors* de la norme où siègerait un sujet libre de toute appartenance. C'est toute la force des travaux d'Isabelle Astier (1997, 2006, 2009) dans sa critique de l'autonomie et du *travail avec* qui peut aussi faire l'objet d'injonctions normatives. Guillaume le Blanc montre que la revendication de normalité devient *maladie* lorsqu'elle exclut tout *écart* par rapport à la norme. Cet *écart* peut d'ailleurs être considéré comme un premier travail de résistance de sujet car il ouvre une distance et met en tension. Loin de la notion de différence qui au contraire range en fonction du *même* et de *l'autre*, ce qui implique un cadre de références *immuables* pour pouvoir les classer ; l'écart peut permettre de décrire *les transformations silencieuses* (Jullien, 2009), nos communes expériences constitutives d'un monde commun.

#### **4.2 L'intelligence collective comme résistance à la fabrication d'une subjectivité comptable**

L'action de transformation, c'est, au sein d'un ensemble constitué par la relation entre le sujet et ce monde, l'acte par lequel une personne s'engage et produit de la transformation relationnelle, produit de l'intelligence collective (entre attachements liés à son histoire sociale et familiale et nouvelles associations). L'action de transformation se constitue entre la relation au monde et aux autres et la relation à soi. C'est pourquoi elle est transductive : c'est une relation qui articule deux relations et, par ce mouvement, se produit de l'intelligence collective.

Pierre Dardot et Christian Laval (2009), dans *La nouvelle raison du monde ; essai sur la société néolibérale*, montrent, en s'inspirant de la leçon foucauldienne (1978, 1980, 1988), que le néolibéralisme peut être interprété comme une forme de « gouvernementalité » qui affecte non seulement l'économie, mais aussi le droit, la politique et la morale ordinaire. C'est fondamentalement un système de normes qui instaure la mise en concurrence des agents et des institutions. « Comment faire intérioriser aux individus la pression externe de la concurrence de manière à faire de celle-ci la norme même de la subjectivité ? » (Dardot, Laval, 2010 : 41).

Soulignons dès à présent des points de violence dans cette « fabrication d'une subjectivité comptable » (Dardot, Laval, 2010 : 45) – tout est dit dans cette admirable formulation – à travers la logique du « se vendre ou mourir » sur le marché du travail. Or, dans cette financiarisation de la

société, la seule manière de résister, c'est bien autour de la qualité du travail... C'est ici que peut se construire la différence entre la bourse et la vie !

Dans son roman, *Brève attaque du vif*, François Meyronnis (2010) nous offre une lecture frontière pour vivre la vie ordinaire. Le vif, c'est cette expérience qui permet d'atteindre la « vie vivante » différente de la « vie courante » – dans nos termes, un éternel accommodement entre « vie normale » et « vie ordinaire » –. C'est une expérience, ce n'est pas un discours nous dit l'auteur. A partir du moment où cette expérience se déploie, des opportunités se présentent à nous, comme celles de traverser notre folie, notre « maladie d'homme normal » ! Mort ou vif bien sûr ! L'autre côté du vif, c'est cette existence en deçà de l'existence normale. Nous pouvons faire un retour sur les propositions de Simondon. C'est lorsque l'autre n'est plus rencontré par le seul biais de sa fonction qu'il met la personne en question. C'est une expérience qui permet de rejoindre la vie vivante mais qu'on ne peut faire que par éclair, d'où ce titre si évocateur de *brève attaque du vif*... C'est une circonstance qui nous saisit, ce n'est pas quelque chose que nous déciderions forcément d'accomplir dans la vie ordinaire. Cela suppose une sorte de dé-subjectivation comptable, pour faire écho à ce qui a été dit précédemment, et c'est ici que peuvent apparaître des formes de résistance, de tactique, de ruse comme le développe Michel de Certeau (1990).

C'est cette « fabrique d'une subjectivité comptable » qui est source d'humiliation, de souffrance. La souffrance est la résonance intime d'une douleur, sa mesure subjective. Elle est ce que l'homme fait de sa douleur, elle englobe ses attitudes, c'est-à-dire sa résignation ou sa résistance à être emporté dans un flux douloureux, ses ressources physiques ou morales pour tenir devant l'épreuve. La douleur n'est jamais le simple prolongement d'une altération organique, mais une activité de sens pour l'homme qui en souffre (Le Breton, 2010). Ainsi, il y a des vies devenues tellement « normales » au travail que ce sont des vies qui semblent mortes, rétrécies, rapetissées dans lesquelles finalement on doit se construire des histoires, des fabulations pour arriver à vivre dans des conditions qui ne sont en fait que des situations de survie.

Allons dans une *brève attaque du vif* (Meyronnis, 2010) du sujet ! Gardons-nous de succomber à l'illusion romantique de l'affaiblissement de la règle sociale. Les règles comme les institutions se transforment. La discipline comme modélisation humaine n'a pas disparu mais s'est enchevêtrée dans une contrainte sociale devenue première sous la forme d'une quête éperdue de l'autonomie. L'individu est « toujours une question d'institution et non de subjectivité », affirme Astier (2009 : 56).

Nous aimerions défendre un pas de côté face à cette affirmation en posant le « lieu apprenant » et « l'intelligence collective » comme des expressions d'autres processus de subjectivité. Il s'agit bien de produire de nouvelles formes de subjectivité capables de résister non plus simplement à la discipline normative, mais « aux dispositifs de contrôle ouvert et continu, très différents des récentes disciplines closes » (Deleuze, 1989 : 191).

Des déplacements plutôt que la subversion. Cette reprise des « anti-disciplines » dont parle Michel de Certeau (1990) permet d'envisager un rapport polémique aux normes qui ne renie rien de notre complicité avec elles. Guillaume le Blanc (2004) s'attarde ainsi sur les conduites minuscules comme « révolutions minuscules » qui permettent de jouer avec les normes et, par là, de « dédramatiser » (Lucas, 1978) notre rapport avec elles. Les « créations de la vie ordinaire » deviennent le meilleur rempart contre l'enfermement dans l'exigence de normalité.

Ce qui est central, c'est la mobilisation des habitants, des professionnels, des élus, des forces vives d'un territoire pour collectivement comprendre et inventer un lieu de vie ; et non de subir l'enfermement dans des lieux à vie, des ghettos à vie. C'est cette pensée collective qui dit et imagine en se projetant dans un futur possible à construire. C'est en effet d'oser qu'il va s'agir. Mais pour ce faire, au niveau de la décision, il faut s'interroger : « Quels en sont les acteurs ? Au bénéfice de qui s'exerce-t-elle, qui la produit, qui s'y associe, qui s'y engage ? Dans quels lieux ? A quels moments ? Selon quels processus de travail et d'échanges ? » (Heurgon, 2003 : 17).

L'analyse prospective du présent n'est pas là pour aligner des chiffres, créer des signaux d'alerte, cartographier un territoire, objectiver des constats. Elle est la mise autour de la table des craintes et envies des personnes, des acteurs pour et sur un lieu, elle est aussi rencontre, échange, partage, discussion, controverse, débat, conflit. C'est une intervention compréhensive qui n'a d'intérêt que par son aspect partagé au plus loin des certitudes assénées.

Le « faire ensemble » participe du « lieu apprenant » qui lie les personnes entre elles. Il s'agit alors de reconnaître ce que l'autre « est » en tant que personne, en tant que sujet. Cette association requiert davantage la reconnaissance de l'être que de l'avoir. Le « faire ensemble » nécessite un respect, une estime mutuelle (une parité d'estime dépassant les diversités de forces, de compétences...). C'est forcément un « laboratoire de plein air », plein d'inattendus et de découvertes, et ce côté expérientiel (et non expérimental car il n'y a pas de protocole prédéterminé) est souvent lié pour ceux qui s'y engagent à un imaginaire collectif fort (à la fois leurrant et moteur). Alors « Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents » (Touraine, 1997) pour construire un monde commun dans le conflit et la contradiction. « Ce monde, un parmi tous ceux qui auraient pu advenir, a pour propriété d'avoir été négocié, discuté, éprouvé, de manière à transformer les identités jusqu'à les rendre, au moins pour un instant, compatibles les unes avec les autres. C'est pourquoi ce monde peut être qualifié de commun » (Callon, Lascoumes, Barthe, 2001 : 201).

Comment favoriser alors la création d'espaces de débats où puisse être questionné notre éloignement des conditions de production de notre vie, où puissent s'articuler, voire se « *dédramatiser* » (Brecht, 1963) nos projets ? L'enjeu est bien une interrogation centrale des mécanismes de production de la société. Cela implique une approche locale des besoins, de la demande des habitants concernés, de leur histoire, permettant d'établir une analyse compréhensive de notre vie ordinaire, de notre vie quotidienne. Faire le pari de l'analyse de cette quotidienneté revient à croire que, certes, parler de l'impuissance, du retrait ou de la dépendance ne suffit pas à les faire disparaître, mais les pose comme transformables. C'est l'inaction qui provoque l'inaction, l'action renversée sur soi.

Il s'agit de créer des espaces de débats qui ne s'épuisent pas à vouloir réduire la distance entre les normes et les conduites dans une approche de conformité, mais qui, au contraire, tentent d'envisager une autonomie relative entre les normes et les conduites. Ces espaces de débats renvoient à la nécessité, au sein d'une société en transformation, de favoriser des terrains d'aventure, des lieux de vie et non des lieux à vie, des espaces de marginalité reconnue, de non-insertion intégrative, où l'Autre a sa place, et au plus loin de la violence qui voudrait réduire l'Autre au même.

Au fur et à mesure que les appareils de domination culturelle se développent, nous avons besoin d'espaces moins formels, voire quelque peu éclatés, où l'altérité puisse être le moteur de toute créativité.

Nouvelles définitions du travail clinique, du travail critique ? Le travail dans cette recherche action qualifiante nous a obligés à réfléchir à cette épreuve à penser ensemble un monde commun, produit d'une invention collective.

## **5. Discussion : une nécessaire articulation entre travail clinique et travail critique**

Les figures de l'action collective – produits des lieux apprenants – obligent à porter l'interrogation sur l'articulation entre travail clinique (au sens d'une centration sur la prise en compte de la personne) et travail critique (au sens d'un droit d'inventaire conduit sur la manière dont, dans notre pays d'Etat de droit, sont mis en œuvre les droits fondamentaux à l'éducation, à la santé, au travail, au logement, etc.).

Cette alliance clinique / critique de la vie ordinaire, de la vie quotidienne nécessite de s'écarter de deux écueils : d'un côté, une clinique qui n'est pas liée à une critique sociale a tous les risques de se réduire à une orthopédie sociale ou à une prophylaxie sociale se traduisant soit par des attitudes compassionnelles soit par des pratiques de conformation des comportements ; et de l'autre côté, une critique qui ne serait que dans une dénonciation radicale a tous les risques de ne pas voir les ressources, les potentialités ordinaires des vies malmenées dans la vie ordinaire, en termes de résistance, de ruse, de tactique ordinaire. Qui n'a pas rêvé de réinventer sa vie, de transformer la réalité, de faire chanter le quotidien afin de donner sa chance aux mille et une créations de la vie ordinaire ? Pour toute personne, « sa vie », c'est sûrement se reconnaître soi-même dans ce que l'on fait... Et plutôt que de parler de vie « réussie », formule trop ambiguë car aujourd'hui souvent réduite à l'aune de la performance et du culte du héros, peut-être vaut-il mieux en appeler à une vie décente dans une société décente, c'est-à-dire une société où les institutions n'humilient pas les personnes. « Ne touche pas à ma conduite... Écoute d'abord ce qu'elle tait » relève d'une question qui n'est pas prête de pouvoir être évacuée à coup de référentiels de bonnes pratiques. Que nous disent les personnes en souffrance sur notre fonctionnement sociétal ? Quelles significations peut-on donner à leurs conduites, à leurs comportements, dont on sait que, même si nous n'arrivons pas toujours à les comprendre, ils sont là toujours pour nous avertir sur notre fonctionnement sociétal ? Car qui n'a pas été traversé par l'envie à un moment ou à un autre de sortir de la norme, qu'elle nous laisse en paix pour pouvoir commencer son travail à soi, vivre délivré des exigences de la conformation.

Le biographique peut ici être mobilisé comme « l'interface qui permet à l'individu, dans les conditions de son inscription socio-historique, d'intégrer, de structurer, d'interpréter les situations et les événements de son vécu » (Delory-Momberger, 2009 : 5). « Comment décrire ? Comment raconter ? Comment lire les traces ? Comment saisir ce qui n'est pas montré, ce qui n'a pas été photographié, archivé, restauré, mis en scène ? Comment retrouver ce qui était plat, banal, quotidien, ce qui était ordinaire, ce qui se passait tous les jours ? » (Perec, 1980 : 28-30). C'est une quête « descriptive » qui mêle l'expérience de l'intimité à celle de la distance, celle du connu à celle de l'inconnu, mais qui veut redonner sens à la vie ordinaire. Notre démarche participe ici de la recherche biographique quand elle affirme vouloir « explorer les processus de construction des individus au sein de l'espace social, montrer comment les individus donnent une forme à leurs expériences, comment ils font signifier les situations et les événements de leur existence, comment ils agissent et se construisent dans leurs environnements historiques, sociaux, culturels, politiques. Et conjointement, comment les individus, par les langages culturels et sociaux qu'ils actualisent dans ces opérations de biographisation – langages pris ici au sens très large : codes, répertoires, figures de discours, schémas, scripts d'action, etc. – contribuent à faire exister, à reproduire et produire la réalité sociale » (Delory-Momberger, 2009 : 7).

« Aujourd'hui, quel bruit ferons-nous ? Quel bruit intime ferons-nous à partir de nos interrogations sur la pauvreté, sur ses seuils de plus en plus élevés, sur la misère et ceux qui dorment dans la rue ? Que fabriquerons-nous avec eux ? Non pas quel « théâtre » ferons-nous de cette réalité, mais quelle réalité ferons-nous de cet événement ? » (Farge, 2005 : 113). Cette préoccupation de recherche est la nôtre.

## 6. Références bibliographiques

- Astier, I. (1997). *Revenu minimum et souci d'insertion*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Astier, I. & Davoux, N. (dir.) (2006). *La société biographique : une injonction à vivre dignement*. Paris : l'Harmattan.
- Astier, I. (2009). Les transformations de la relation d'aide dans l'intervention sociale, *Informations sociales*, 152, 52-58.
- Bensa, A. (2001). Fièvres d'histoire dans la France contemporaine. In A. Bensa & D. Fabre (dir), *Une histoire à soi* (pp. 1-12). Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

- Brugère, F. (2006). La sollicitude. La nouvelle donne affective des perspectives féministes, *Esprit*, 1, (janvier), 123-140.
- Callon, M., Lascoumes, P. & Barthe, Y. (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris : Seuil.
- Certeau de, M. (1990 [1980]). *L'invention du quotidien, tome 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard, Folio.
- Combes, M. (1999). *Simondon, Individu et collectivité*. Paris : PUF.
- Dardot, P. & Laval, C. (2009). *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*. Paris : La Découverte.
- Dardot, P. & Laval, C. (2010). Néolibéralisme et subjectivation capitaliste. *Cités*, 41, 35-50.
- Deleuze, G. (1989). Qu'est-ce qu'un dispositif ? In *Michel Foucault philosophe* (pp. 185-195). Paris : Seuil.
- Delory-Momberger, C. (2009). Le biographique : quel espace de recherche dans les sciences humaines et sociales ? Séminaire Centre Interuniversitaire Experice, La recherche biographique dans les sciences humaines et sociales, Paris : 21 novembre.
- Dubet, F. & Martucelli, M. (1998). *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris : Seuil.
- Enrikin, J. N. (2003). Lieu 2. In J. Lévy & M. Lussault (dir). Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Paris : Belin ; *EspacesTemps.net*, II paraît, 19.03.2003, <http://espacestemp.net/document411.html>
- Farge, A. (2005). *Quel bruit ferons-nous ? Entretiens avec Jean-Christophe Marti*. Paris : Les Prairies Ordinaires, collection « contrepoints ».
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (2001 [1978]). La gouvernementalité. Cours du 1/2/1978. In *Dits et écrits, III* (pp.12-29) ; Tome 2, pp. 635-657. Paris : Quarto Gallimard.
- Foucault, M. (2001 [1980]). M. Foucault étudie la raison d'État. In *Dits et écrits, IV* (pp. 37-41) ; Tome 2, pp. 856-860. Paris : Quarto Gallimard.
- Foucault, M. (2001 [1988]). La technologie politique des individus. In *Dits et écrits, IV* (pp. 813-828) ; Tome 2, pp. 1632-1647. Paris : Quarto Gallimard.
- Frémont, A. (2005). Géographie et espace vécu. In A. Berthoz & R. Recht (dir.). *Les espaces de l'homme* (pp.93-108). Paris : Odile Jacob.
- Heidegger, M. (1972 [1927]). *L'être et le temps*. Paris : Gallimard.
- Heurgon, E. (2003). Pour une prospective du sujet collectif. L'apport de la prospective du présent. In E. Heurgon & J. Landrieu. *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité*. Colloque de Cerisy, Prospective du présent / D'un siècle à l'autre (IV). La Tour d'Aigues : Edition de l'Aube.
- Jullien, F. (1996). *Traité de l'efficacité*. Paris : Grasset.
- Jullien, F. (2009). *Les transformations silencieuses*. Paris : Grasset.
- Landrieu, J. (2003). Formes plurielles de l'agir ensemble : les « nous inventifs ». In E. Heurgon & Landrieu, J. (dir.), *Des « nous » et des « je » qui inventent la cité* (pp. 27-33). Colloque de Cerisy, Prospective du présent / D'un siècle à l'autre (IV). La Tour d'Aigues : Edition de l'Aube,
- Latour, B. (2006). *Changer de société. Refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Le Blanc, G. (2004). *Les maladies de l'homme normal*. Bègles : Editions du Passant.
- Le Breton, D. (2010). *Expériences de la douleur : entre destruction et renaissance*. Paris : Métailié.
- Lefebvre, H. (1980 [1958]). *Critique de la vie quotidienne*, t. I (Introduction). Paris : L'Arche.
- Lucas, P. (1978). Une autre relation thérapeutique, l'expérience de Montceau-les-Mines. *Esprit*, 4 (avril), 51-74.
- Magnaghi, A. (2003). *Le projet local*. Sprimont (Belgique) : Pierre Mardaga.
- Meyronnis, F. (2010). *Brève attaque du vif*. Paris : Gallimard.

- Oury, J. (2002). *L'invisible ; entretien avec Jean Oury, psychiatre, directeur de la clinique de La Borde*, réalisé par Nicolas Philibert, 12 mai 2002. Paris : Les Films d'Ici, Editions Montparnasse.
- Perec, G. (1980). *Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'histoire*. Paris : Edition du Sorbier.
- Schaller, J.-J. (2007). Un lieu apprenant : de l'habitus à l'historicité de l'action. *Orientation Scolaire et professionnelle* (Insertion, biographisation, éducation), 36-1 (mars), 83-93.
- Schaller, J.-J. (2008). Accompagner l'autre : entre logique du respect et logique de la sollicitude. In J.-J. Schaller & C. Amistani. *Accompagner la personne gravement handicapée : l'invention de compétences collectives*. Toulouse : Erès.
- Sennett, R. (2003). *Respect. De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*. Paris : Albin Michel.
- Simondon, G. (1989). *L'individuation psychique et collective*. Paris : Aubier.
- Simondon, G. (1995). *L'Individu et sa genèse physico-biologique*. Paris : Edition Jérôme Millon.
- Stock, M. (2004). L'habiter comme pratique des lieux géographiques. *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestems.net/document1138.html>.
- Touraine, A. (1997). *Pourrons-nous vivre ensemble ? Egaux et différents*. Paris : Fayard.